

LE MONDE

Le marteau du maharadjah

Par GÉRARD CONDÉ. Publié le 23 septembre 1981

Boulez en photo sur toutes les pages ou presque, de face, de profil, méditant, dirigeant, souriant, tragique (p. 21), fermé, sévère... on n'a pas craint, dans le programme du Festival d'automne, de sacrifier un peu au culte de la personnalité. Placé en si bonne compagnie, René Char et Mallarmé ont un petit air gêné ; Cummings s'est excusé ; " Les dieux vivants ont leur parfum : Kouros ", précise même une publicité au verso de la couverture. On croit à une machination, et après tout pourquoi pas, puisqu'il s'agit de rendre un hommage public à l'un des compositeurs français les plus importants de la seconde moitié du vingtième siècle.

Donné le 21 septembre au Châtelet, le premier concert de la série se trouvait, comme le seront les suivants, équitablement partagé entre Pierre Boulez et ses contemporains ; dans le cas présent, il s'agissait de deux jeunes compositeurs. Le premier, Hugues Dufourt, né en 1943, s'est fait depuis quelques années une réputation de raffinement et de sérieux qui le place parmi les musiciens marquant de sa génération. Le second, Philippe Fénelon, élève et non disciple de Messiaen, n'est pas aussi connu, il s'en faut de beaucoup, mais, à moins de s'appeler Pergolèse ou Lekeu, on a, à vingt-huit ans, sa carrière devant soi.

De Philippe Fénelon, on a pu découvrir Latitudes (1981), pour clarinette solo et instruments à vent. Le soliste en était Michel Arrigon, virtuose rompu à tous les pièges du registre aigu de son instrument. L'impression que l'on retire de la première audition d'une œuvre est purement subjective : on aime ou l'on n'aime pas. Il serait assez hasardeux voire audacieux de prétendre à une compréhension, même partielle, du fond et encore plus de la forme d'une composition nouvelle. L'auteur donne bien quelques précisions sur son dessein, dans le programme, mais on les oublie lorsqu'on écoute ces lignes brisées aux arêtes vives qui se répondent entre le soliste et les autres instruments.

La couleur générale est brillante, passablement acide sinon agressive, tendue vers l'aigu ; on devine un tempérament volontaire et puissant mais qui doit mûrir encore.

Antiphysis (1978) de Dufourt, composé pour le concours de flûte des Rencontres de La Rochelle, a déjà été joué à Paris. C'est Istvan Matuz, le lauréat du concours, qui l'interprétait ici. On ne reviendra pas sur les qualités de ce petit concerto plus pastoral au fond que ne le souhaiterait l'auteur, remarquablement écrit pour le soliste comme pour ses partenaires et traitant la matière sonore avec un luxe de détails assez inhabituel, auquel rendait justice l'exécution exemplaire des musiciens de l'Ensemble intercontemporain placés sous la direction de Peter Eotvos.

Assez curieusement - mais est-ce tout à fait un hasard ? - on décelait chez Fénelon comme chez Dufourt une vivacité de trait, un goût pour ce qui sonne clair, qu'on reconnaît généralement comme un signe caractéristique de l'écriture boulézienne.

L'audition du Marteau sans maître (1953- 1955) après l'entracte est venue très salutairement remettre les choses à leur place. Les liens de parenté, s'ils existent, ne sont pas ceux qu'on attendait. En comparaison de ce qui s'écrit aujourd'hui, on est tout étonné de la transparence, quoique les points en soient serrés, de cette dentelle sonore, de l'exotisme de ces sonorités (petites percussions métalliques, guitare, xylophone). Où sont le grimoire qu'on évoquait jadis, les grincements de l'alto, les défaillances de la chanteuse ? Tout cela n'est plus qu'un souvenir.

Ann Murray articule le texte avec une sûreté réconfortante, l'intonation est si juste qu'elle semble sans problème, la guitariste anonyme se joue des pièges de sa partie, ses partenaires aussi, et le compositeur décompose, pour les diriger en souplesse, les mesures les plus inextricables. Tout est en place : rythme, nuances, accents, et l'on se croit transporté sur la rive de quelque pays exotique, à la cour d'un maharadjah amateur de musiques sensuelles et compliquées. Une telle opinion donnerait sans doute raison aux partisans du dépaysement par la musique, ce ne sont certes pas des gens bien recommandables, mais ils possèdent un avantage sur beaucoup d'autres : celui d'aimer ce qui leur procure du plaisir, sans arrière-pensée.